

DEUIL PÉRINATAL

La perte d'un bébé ne doit plus être taboue

Dans le Jura, les fausses couches concernent près d'une femme enceinte sur quatre. Le deuil périnatal est une réalité qui reste toutefois taboue. Pour le briser, une conférence est organisée à Delémont et les familles auront aussi à l'avenir, à Develier, un lieu où rendre hommage à leurs anges trop jeunes pour avoir une sépulture.

Une femme enceinte sur quatre fait une fausse couche. Un chiffre qui interpelle mais qui a le mérite de démontrer que le deuil périnatal est une réalité bien présente dans le Jura.

Selon Martine Rubli, sage-femme et membre du réseau de périnatalité de l'Hôpital du Jura (H-JU), environ 30% des premières grossesses sont concernées par un deuil périnatal. On parle ici des fausses couches, des interruptions volontaires ou médicales de grossesse, des décès in utero, des grossesses extra-utérines ou encore des morts inattendues et/ou inexplicables du bébé. Le deuil périnatal concerne les décès qui interviennent depuis la première semaine de grossesse jusqu'à quelques jours après la naissance du bébé.

« Les personnes qui ont perdu un enfant ont beaucoup de difficultés à en parler. »



Alors que les fausses couches touchent une femme enceinte sur quatre, parler de la perte de son bébé reste tabou. Pour aider les familles à surmonter cette épreuve, une conférence et une cérémonie œcuménique sont organisées prochainement. PHOTO KEYSTONE

Non soignée, la blessure peut ressurgir

Quelle que soit la situation vécue, en parler est tabou pour les familles impactées. C'est ce qu'il est ressorti de la « radiographie de terrain » menée par le diacre Philippe Charmillot dans le cadre du Service pastoral des familles, mis en place depuis août 2021.

« Les personnes qui ont perdu un enfant ont beaucoup de difficulté à parler, y compris à leur famille, de leur souffrance et de cette douleur de la perte, notamment dans le cas d'une grossesse désirée qui ne va pas à son terme et où la promesse d'avenir s'effondre. » Non soignée, la blessure peut laisser une cicatrice pendant des décennies et ressurgir quand on atteint un âge avancé, a constaté Philippe Charmillot dans les homes.

« Nous avons donc créé un groupe pluridisciplinaire pour accompagner les familles dans

le deuil périnatal, car l'Église catholique seule n'est pas armée pour le faire », explique le diacre jurassien.

L'Hôpital du Jura, et notamment son aumônerie et son réseau périnatal actif auprès des familles depuis plus de vingt ans, l'Église réformée, l'asso-

ciation AGAPA qui offre soutien et accompagnement lors de deuil périnatal, mais aussi des personnes qui ont vécu la situation de l'intérieur composent le groupe. Cette cellule s'est constituée pour évaluer les mesures actuelles à disposition des familles frappées

par le deuil périnatal d'une part. Pour mettre sur pied deux événements qui leur sont dédiés d'autre part.

Une conférence pour en parler...

D'abord une conférence-discussion publique, organisée le

20 septembre, à 20 h, au centre Saint-François à Delémont. La psychologue et auteure spécialiste du sujet Florence d'Assier de Boisredon fera spécialement le déplacement depuis Paris pour l'animer et évoquer cette douleur secrète.

... Une cérémonie pour pouvoir dire « au revoir »

Le 8 octobre, à 16 h, c'est une célébration œcuménique qui sera proposée aux parents d'enfants partis pendant la grossesse ou à la naissance et qui n'ont pour certains pas eu la possibilité de dire au revoir à leurs anges comme ils l'auraient souhaité. Pour ces familles-là, la chapelle de Develier-Dessus, où aura lieu la cérémonie, deviendra dès lors un lieu de recueillement et de souvenir.

« Dans cette chapelle, ouverte en tout temps et dont l'entrée est discrète, un objet sera déposé, explique Philippe Charmillot. Les parents pourront ensuite disposer librement dessus un prénom ou juste le mot bébé, en souvenir de leur enfant disparu. »

ANNE DESCHAMPS

« Rentrer à la maison sans rien est une épreuve terrible »

Julie, 35 ans, a dû subir il y a cinq ans une interruption médicale de grossesse. « Une hernie diaphragmatique a été diagnostiquée à mon bébé à la 16^e semaine de grossesse, explique la maman de Courgenay. Ses chances de survie à la naissance étaient quasi nulles. À 22 semaines de grossesse, j'ai donné naissance à un petit garçon sans vie. L'accouchement a été l'épreuve la plus dure de ma vie. Rentrer à la maison sans rien est une autre épreuve terrible. On doit faire le deuil de tout ce que l'on ne fera pas avec

son bébé, de tout ce que l'on a projeté. » Maman d'un autre enfant d'1 an et demi à l'époque, pendant des mois elle se lève le matin en « mode automatique », confie-t-elle, pour « affronter la vie ».

« On n'arrive pas à s'imaginer qu'on va s'en remettre, on pense qu'on restera triste toute notre vie. » Mais Julie et son mari ont été bien entourés. Ils ont pu offrir une cérémonie d'obsèques et une sépulture à leur fils, un moyen d'officialiser son décès aux yeux de ceux qui l'ont vue enceinte. « Le faire exister auprès des autres m'a

aidé à avancer et à surmonter cette épreuve », poursuit-elle. Julie a repris son travail quelques semaines après la perte de son bébé. « La reprise de sa vie est difficile. Il n'y a que le temps qui aide à aller mieux. Il est aussi essentiel de penser à ceux qui restent, qui sont en vie, de ne pas se renfermer et de se laisser entourer. »

Julie est de nouveau devenue maman en 2019. Aujourd'hui, elle veut aider d'autres femmes passées par les mêmes épreuves qu'elle. Elle a pour cela rejoint le groupe pluridisciplinaire. AD